



# La moitié gauche du frigo

de Philippe Fallardeau

## Fiche technique

Canada - 2002 - 1h30

Réalisation & scénario :  
**Philippe Fallardeau**

Image :  
**Josée Deshaies**

Montage :  
**Sophie Leblond**

Interprètes :  
**Paul Ahmarani**  
(Christophe)  
**Stéphane Demers**  
(Stéphane)  
**Geneviève Néron**  
(Odile)  
**Marie-Andrée Corneille**  
(La soeur de Christophe)  
**Jules Philip**  
**Alexandrine Agostini**  
**Michel Laperrière**



## Résumé

Christophe, un ingénieur aéronautique au chômage de trente ans, et Stéphane, un activiste social impliqué dans le domaine du théâtre, sont à la fois grands amis et colocataires. Leur amitié est mise à rude

épreuve le jour où ils décident de travailler ensemble sur un projet de documentaire sur l'emploi.

Christophe accepte que Stéphane enregistre sa recherche d'emploi jusqu'au moment où il trouvera du travail. Inlassablement, Stéphane poursuit Christophe de sa caméra vidéo, d'entrevues d'embauche en

L E F R A N C E

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

séminaires de carrière. Mais le projet s'éternise...

## Critique

**La moitié gauche du frigo** est un film qui n'est pas sûr de son identité : vrai-faux documentaire qui se donne des allures de fiction ou fausse-vraie fiction qui prend des airs de documentaire. De cette hésitation, le film fait son jeu. (...) C'est à la fois le roman d'une amitié de plus en plus contrariée (Stéphane entreprenant de filmer Christophe, le parasite, autant qu'il l'aide) et le polar d'un déclassement : d'entretiens d'embauche en séminaires de formation, Christophe redescend toutes les marches de l'ascension professionnelle et manque de s'y briser le cou.

A l'aune de cette ambiguïté bénéfiquement troublante, certaines saynètes jouées (l'entretien avec une banquière) sont criantes de vérité, d'autres, tournées à la façon d'un reportage-vérité (l'anniversaire de Christophe), sont hurlantes de fiction. Et l'humour souvent là, principalement instillé par la présence d'Odile (caissière de supermarché et artiste peintre) qui n'hésite pas à prendre la caméra, donc le pouvoir, dans cette affaire de vieux garçons. Le «handicap» de la langue québécoise (certains dialogues mériteraient le sous-titrage) dans le fond n'en est pas un, ce français minoritaire agissant à la façon d'une belle subversion. Comme dans un poème, on ne comprend pas tous les mots mais on en goûte la musique.

Gérard Lefort  
*Libération 1-6 octobre 2002*

Les tribulations d'un chômeur canadien : un «documenteur» habile et drôle.

(...) Attention, «documenteur» : cette enquête est une vraie fiction, malicieusement maquillée. Un artifice narratif qui permet à Philippe Falardeau de faire coup double : s'en prendre efficacement aux injustices et autres déséquilibres du monde du travail, tout en raillant subtilement les méthodes du documentaire militant. Stéphane, plein de bonnes intentions et de pugnacité naïve, est un Michael Moore au petit pied (il s'en va par exemple interroger un pdg en train de faire pipi). Son intrusion constante dans la quête (et la vie privée) de son ami apparaît peu à peu comme un viol involontaire. Drôle, intelligent, efficace, formidablement interprété (Paul Ahmarani, tour à tour facétieux et tendu, est épatant), ce petit film atypique mérite d'être découvert.

Cécile Mury  
*Télérama n°2754 - 26 oct. 2002*

Grand gagnant de *La course destination monde* et jeune compare de Jacques Godbout sur **Le sort de l'Amérique**, Philippe Falardeau (à ne pas confondre avec l'autre) signe, avec **La moitié gauche du frigo**, un premier long métrage innovateur dont la force tient justement du passé de son jeune auteur, soit celui d'un excellent documenteur dont le passage à la fiction, si prometteur, souffre toutefois des essais plus glorieux de ces prédécesseurs.

(...) Certes, le procédé n'est pas nouveau et force est de constater que les auteurs du **Blair witch project** (à défaut d'en décevoir plusieurs) n'ont absolument rien inventé, le genre ayant déjà connu ses lettres de noblesse dans l'histoire du cinéma québécois (de **Les ordres** [1974] à **Mourir à tue-tête** [1979]), pour ne nommer que ceux-ci. Mais il a également connu ses ratés. Et si je ne citerai pas à nouveau le récit de la sorcière (trop) bien connue, je n'aurai qu'à mentionner le dernier opus d'Arcand (**Stardom**) qui exploite le procédé par la complaisance, ne cherchant qu'à appuyer son propos par la feinte et l'institutionnalisation du spectateur au code «réaliste» du documentaire. Falardeau, au contraire, pousse plus loin et exploite le dispositif non pas pour appuyer l'effet réel ou l'impression de réalité, mais pour nous servir également une réflexion sur le travail même du cinéaste. Car s'il rejoint Michael Moore (**The big one**) dans sa critique acide de la modernité, de la bureaucratie et de la réification du travailleur comme capital jetable au profit de la notion de «rentabilité», il vient d'abord et avant tout renverser le discours pour questionner le cinéaste lui-même. C'est ainsi que Christophe prend le contrôle de la caméra et la braque sur Stéphane, celui-ci sortant du hors-champ et entrant dans le cadre, démuné de son égide et de la mince ligne rouge le séparant de son confort de cinéaste et de la misère qu'il capte sur bande magnétique. Falardeau nous pose alors la question de l'intégrité du cinéaste, de son rôle social et de la façon dont il croit y répondre. Par exemple, le photographe

de **Blow-up** (Antonioni, 1967), lorsque démunie de sa caméra, il perd le contrôle de la réalité qu'il représente. De la même façon, Stéphane n'est plus qu'un pion comme les autres lorsqu'il est dépossédé de sa boîte à image. Il doit alors faire face à ses convictions, à son rôle et au brouhaha qu'il crée. Fasciné par l'image qu'il capte mais aliéné de la réalité qu'il tente de défendre, il doit faire un retour sur lui-même.

C'est dire que Falardeau libère le cinéma engagé de sa complaisance et de son regard manipulateur sur les événements qu'il met en image, retournant au contraire l'objectif sur le cinéaste afin de se questionner sur son intégrité et sur son appartenance et son empathie réelle au monde mis en boîte, après que la petite lumière rouge de la caméra se soit éteinte. Et c'est ici qu'il se distancie de Michael Moore pour rejoindre à son insu tout un pan du cinéma québécois, à l'époque où celui-ci questionnait la fictionnalisation de sa «québécoïté» tout en repositionnant l'approche documentaire et son statut face au réel.

Toutefois, si le dispositif est ici des plus efficaces, force est d'admettre que Falardeau aurait pu aller beaucoup plus loin. Et si le travail du critique n'est pas de questionner ce qu'un film aurait pu être mais plutôt ce qu'il est, il n'est toutefois pas interdit d'en dégager les lacunes. En effet, si Woody Allen figure comme un des maîtres du genre (la docu-fiction) avec son décapant **Zelig** [1983], Falardeau, quant à lui, se perd à son propre jeu parce qu'il n'est plus pour lui question de dénoncer la ligne floue entre réalité et image (telle que le fait

Allen en exploitant une forme documentaire sérieuse jusqu'à ce que le ludique et l'absurde en dénoncent la futilité), mais bien d'exploiter la forme documentaire par la feinte afin de nourrir sa fiction d'un plus grand «effet réaliste». Si bien que l'essai, quoique sincère, pêche par vis de forme, puisque exploitant le réalisme documentaire sans en assumer le dispositif. Je pose alors la question : suffit-il de retourner la caméra sur le (faux) cinéaste pour en dévoiler le jeu, ou aurait-il valu mieux retourner également la caméra sur le dispositif même du documentaire, sur sa capacité à rendre compte du réel et à le dévoiler à un spectateur conditionné à ses codes ? Et c'est ici que l'essai d'Allen dépasse celui de Falardeau, puisque au lieu de ne questionner le réel que par son image fictionnelle «documentarisée», **Zelig** vient au contraire questionner la réalité même de ces images, distanciant le spectateur du réel représenté au lieu de le plonger dans un discours diégétique se refermant sur lui-même puisque indépendant du réel du spectateur.

Bref, si **La moitié gauche du frigo** se targue d'une admirable remise en cause des convictions de l'artiste, il souffre d'une lacune dont l'exploitation aurait doublé et nourri son discours d'une forme questionnant non pas que l'intégrité du cinéaste, mais la possibilité même du cinéma engagé. Ce qui aurait permis à Philippe Falardeau de dépasser du même coup le documentaire à sens unique de Michael Moore (et la fiction engagée de l'autre Falardeau) et d'amener une nouvelle alternative au ludique de

l'auto-analyse freudienne de Woody Allen. Mais dans l'année désastreuse que connaît la cinématographie québécoise, ayons l'honnêteté de souligner l'essai et d'y voir l'émergence d'un véritable auteur de cinéma, en pleine gestation de ses moyens.

Émile Baron  
[www.cadrage.net](http://www.cadrage.net)

## L'avis de la presse

*Cinélibre - Ivan Boher*

Un point négatif ? Allez, un seul : le sujet du chômage possède les défauts de ses qualités. Les instants de solitude auxquels est livré notre héros créent des scènes parfois monotones. Mais ceci n'a pas d'importance par rapport au reste de ce long-métrage tout simplement excellent.

*Zurban - Eric Quéméré*

Un premier film périlleux, mais réussi grâce à son humour, dans la lignée d'un Michael Moore.

*Le Figaroscope*

*Françoise Maupin*

Malin, drôle et sensible.

*Ciné Live - Grégory Alexandre*

Un ex-comédien de «*Surprises sur prise*» passe derrière la caméra pour s'amuser des méfaits de la maladie de filmer. C'est drôle, touchant et très rassurant sur l'avenir du 7e art.

*Les Inrockuptibles - Vincent Ostria*

Un faux documentaire made in Canada, qui évoque en s'amusant la question du chômage.

*Le Point - François-Guillaume Lorrain*  
Fiction ? Faux docu ? L'acteur se révolte, le "filmeur" est mis en question : il en résulte un film de plus en plus stimulant et une forme accordée au contenu. Avec, en prime, un humour frais et le savoureux parler québécois.

*Studio Magazine - Michel Rebichon*

A la veille de la rentrée sociale, voilà un film qu'il faut avoir vu.

*TéléCinéObs - J.-P. Guérard*

Mais la mécanique se grippe (...). Dommage, Falardeau possède un sens du persiflage assez jubilatoire.

*L'Express - Christophe Carrière*

(...) L'obstacle franchi, il se dégage une sympathie durable de l'entreprise. Le réalisme cynique, mais dénué de malice, y est pour beaucoup. Ainsi que l'expérience «real TV» de Falardeau, ex-collaborateur de Marcel Beliveau pour *Surprise sur prise*. Mais on a le droit de (et même intérêt à) préférer un film de Michael Moore, qui, lui, ne tourne pas en vidéo.

## Le réalisateur

Philippe Falardeau, après avoir étudié les sciences politiques et les relations internationales, s'illustre dans *La Course Destination Monde*, une émission de télévision canadienne très populaire pour laquelle il livre vingt courts métrages.

Après avoir co-scénarisé **Le Sort de l'Amérique**, un documentaire de Jacques Godbout, il se jette lui-même à l'eau et réalise, en 1997, le documentaire **Paté chinois**, qui traite de la communauté chinoise au Canada. En 2002, il signe son premier long métrage, **La Moitié gauche du frigo**.

[www.allocine.fr](http://www.allocine.fr)

## Filmographie

Documentaires :

**Le Sort de l'Amérique**

**Paté chinois**

1997

Long métrage :

**La moitié gauche du frigo**

2002



### Documents disponibles au France

Revue de presse

Positif n°501

Cahiers du Cinéma n°572

**Pour plus de renseignements :**

**tél : 04 77 32 61 26**

**[g.castellino@abc-lefrance.com](mailto:g.castellino@abc-lefrance.com)**